

P. Edgcumbe
QUELQUES FABLES,

SUIVIES DE
QUELQUES VERS.


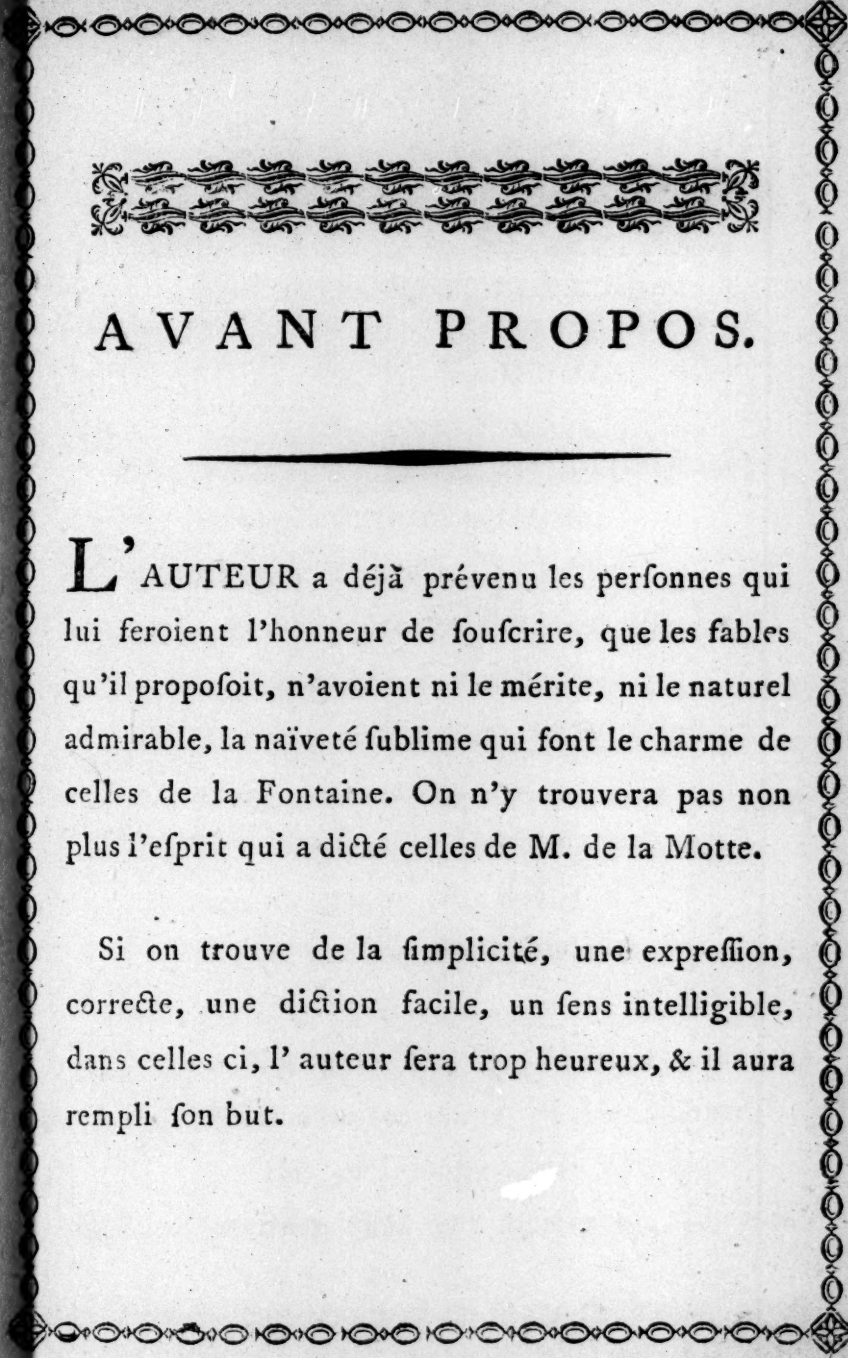
PAR Mr. M. D. L. *Chenaye*



À ROCHESTER:
CHEZ MR. W. GILLMAN, AU PHOENIX.

1789





AVANT PROPOS.

L'AUTEUR a déjà prévenu les personnes qui lui feroient l'honneur de souscrire, que les fables qu'il proposoit, n'avoient ni le mérite, ni le naturel admirable, la naïveté sublime qui font le charme de celles de la Fontaine. On n'y trouvera pas non plus l'esprit qui a dicté celles de M. de la Motte.

Si on trouve de la simplicité, une expression, correcte, une diction facile, un sens intelligible, dans celles ci, l'auteur sera trop heureux, & il aura rempli son but.

A VANT PROPOS

L'auteur a l'honneur de présenter au public son ouvrage, et de lui dire que c'est avec une confiance absolue qu'il le soumet à son jugement. Il croit que les principes qu'il expose sont nouveaux, et qu'ils méritent d'être connus. Il prie le public de lui faire connaître s'il a réussi dans son but.

Il prie le public de lui faire connaître s'il a réussi dans son but.



FABLES, &c.

F A B L E I.

A mes Souscripteurs.

P Rès d'un tertre ombragé par d'antiques ormeaux,
 Une plante jeune et fragile,
 Modestement demandoit un azyle
 Contre les aquilons dont les fougueux assauts
 Menaçoiént d'arracher sa racine débile.

On la reçut dans ce charmant réduit;
 Du doux printems la chaleur fécondante
 Fit reverdir sa tige languissante;
 En peu de temps elle donna du fruit,
 Et la moisson fut abondante.

Ah! vous êtes pour moi ces heureux ormeaux
 Dont l'ombre saine est bienfaisante,
 Je suis moi même cette plante,
 Qui va fructifier sous vos nombreux rameaux.

F A B L E II.

*Allégorie après le mariage de M. le Vicomte de Vareilles
& la grosseffe de Son épouse.*

L' Hymen & la Rose.

L' Hyménée en secret dans un vaste jardin
Vint cueillir l'autre jour une naissante rose,
“ Finissez, je résiste à ce galant dessein
“ Dit la brillante fleur; finissez je m'oppose
“ A votre amoureux larcin
“ Songez que vous n'êtes qu'éclofe,
“ Répond ce Dieu, c'est au matin
“ Quand on est gentille & jolie,
“ Qu'il faut se soumettre au dessein,
“ Jouir du printems de la vie
“ Et fixer l'enfant malin.
“ Hélas! par un fort inhumain

“ En deux jours vous ferez flétrie.”

Sensible à ces discours flatteurs,

La Reine des états de flore

Rougit & s'embellit encore.

Elle auroit séduit tous les cœurs.

Dieux ! que l'hymen la trouva belle !

Il la ceullit enfin, & bientôt Cupidon

Ayant sur la rose nouvelle,

Laiissé de son flambeau tomber une étincelle

Vit bientôt éclore un bouton.

L'amour Sourit à l'hyménée,

Laiissant échapper son bandeau.

A cet accord heureux la rose fortunée

Va devoir un éclat nouveau.





F A B L E III.

*A une demoiselle qui se plaignoit d'être inférieure en
beauté & en esprit à Mademoiselle de ***.*

La Rose & la Violette.

VERS l'aurore d'un beau printems,
La violette, dans les champs,
Des près émailloit la verdure,
Et par sa modeste parure
Fixoit les Zéphirs renaissans.
Lifette, d'une main légère,
Au lever del'aurore en paroît son corset,
Et sur le sein de la bergere
Amour portoit envie au trop heureux bouquet.
Quelle félicité touchante !
Toute autre fleur en eut été contente
Mais le bonheur est souvent un écueil ;
Il n'est qu'un pas des succès à l'orgueil.

La violette, ainsi fêtée,
 Dédaigna bientôt le hameau,
 Et dans la ville transplantée
 Se promit un sort bien plus beau.
 De Violette, par la rose
 L'éclat en ville fut terni ;
 On négligea son teint trop rembruni,
 Sa douce odeur sembla très peu de chose.
 Violette aisément comprit
 Qu'aux Roses il falloit céder tout l'avantage;
 Alors modestement dans un simple Village
 Elle revint, & bientôt y reprit
 Tous les droits que jadis elle avoit en partage.





F A B L E IV.

Le Sage de la Perse.

UN philosophe de la perse
 Victime trop longtems de l'envie & des sots,
 Avec le genre humain voulut rompre commerce.
 Il alla chercher le repos
 Au fond d'un bois obscur, séjour des animaux.
 " Quoi ! lui dit un ami, vous fuyez vos semblables !
 " Presque tous, j'en conviens, sont fourbes & mé-
 chans ;
 " Mais aller habiter des antres effroyables !
 " Des Tigres furieux, des Lions rugissans"
 Le sage avec humeur, interrompt la harangue,
 " Pour me nuire, dit-il, ceux ci n'ont que des dents
 " Et les hommes ont une langue."

F A B L E V.

*Les Hirondelles. **

Echappez de leurs antres creux,
 Lorsque les enfans de Borée
 Vinrent sur la terre éplorée
 Ramener l'hyver rigoureux ;
 Mille hirondelles de l'année
 Pleines d'effroi d'un changement pareil,
 Tinrent alors un grand conseil.
 “ Eh! quoi! disoit l'une étonnée,
 “ De ce bas monde vieillissant
 “ La fin seroit elle prochaine?
 “ Et nous faudroit-il maintenant
 “ Essuyer une mort certaine?

* Cette fable allégorique a été lue par l'Auteur au Musée
 des Dames à Paris présidé par Madame la Baronne Duplessy,
 & dans une loge de la félicité.

“ Que ferons nous, mes sœurs, dans ce triste séjour?

“ Ne voyez-vous pas sur ces rives

“ Les tristes ombres plus hâtives

“ Avancer à grand pas leur retour ”

Alors un grave personnage,

Une hirondelle de Cinq ans,

Déjà formée en maint voyage

Ouvre le bec & leur tient ce langage :

“ Si parvenue au cinquième printems

“ Vous me devez quelque créance,

“ Ecoutez moi, mes chères sœurs ;

“ Et profitant de mon expérience

“ Calmez de trop vaines terreurs ;

“ Apprenez donc que chaque année

“ Le printems fuit & revient dans ces lieux ;

“ Et qu’une autre contrée,

“ A son tour fortunée

“ Jouit alors de ses bienfaits heureux.

“ Mais le destin par ses soins généreux

“ Comme aux Zéphirs nous a donné des ailes.

“ Servons nous en,

“ Et maintenant

“ Duprintems compagnes fideles
 “ Visitons avec lui cent régions nouvelles. ”

Elle dit & bientôt par un commun accord

Cédant à sa vive éloquence
 Tout le conseil dans les airs se balance,
 Et puis soudain prend l'effor.

Le noirs frimats couvroient la terre,
 Le doux printems n'étoit que dans ces lieux.
 Sexe charmant, écoutez ma priere:
 Venez dans un séjour que vous rendez heureux
 Et daignez imiter ces jeunes hirondelles.

Mais au retour du zéphir inconstant

Ah ! puissiez-vous seulement

Ne les plus croire vos modeles.

Fixez encor vos pas

Dans ces jolis climats ;

Car, mes dames, sans vous, point de saisons nouvelles,
 L'hyver sera toujours où vous ne serez pas.



F A B L E VI.

L' Aigle & la Flèche

L' Oiseau de Jupiter planant au haut des Cieux

Bravoit une flèche arrogante,

Dont la témérité, le ton audacieux,

Aux habitans des airs devenoient odieux.

“ Je parcours comme toi la région brillante

“ Dit à l'aigle en courroux, la flèche impertinente.

“ Oui. Répond l'aigle, je le vois,

“ Tu viens au séjour du tonnerre ;

“ Mais sans autrui, je m'apperçois

“ Que tu resterois sur la terre.

F A B L E VII.

L'Enfant, le Cheval, & le Taureau.

UN Courfier vigoureux, monté par un enfant,
Sembloit s'en amuser, au milieu d'une plaine :

Tantot sautant, caracolant,

Tantot effleurant l'herbe à peine.

“ Est ce bien toi, lui dit, un farouche Taureau,

“ Qui te laisses mener au gré d'un Jouvenceau.

“ Va ! fais lui mordre la poussière.”

—“ Moi, reprit le noble courfier,

“ Aurois-je à me glorifier,

“ De jetter un enfant par terre ?”

F A B L E VIII.

La Brebis galeuse

*Lue dans une société Académique, où la circonstance
l'inspira.*

DAns un bercail, j'ignore en quel endroit,
Une brebis devint galeuse :

La chasser n'étoit pas une affaire douteuse.
Cependant le troupeau fut assez mal adroit
Pour recourir aux voix. en tumulte ou s'assemble.

Que ferons nous ? que vous en semble ?

Et puis, les si, les Mais, enfin tout ce qu'on dit

Dans une occurrence pareille ;

Chacun dans l'embarras se grattoit un peu l'oreille,
Quand un certain Robin, mouton pétri d'esprit,

(Il étoit Docteur, c'est tout dire,)
 En Robin mouton harangua,
 Pendant deux heures pérora,
 Tant & si bien délibéra,
 Que suivant l'opinion du sire
 Dans le pauvre troupeau, notre galeux resta.
 D'après ce bel arrêt, loin de la bergerie
 Plus d'un mouton sagement décampa ;
 Mais ce fut la moindre partie,
 Et l'autre bientôt attrapa
 La méchante maladie. *

* Je n'ai point mis de morale à la fin de quelques fables, pensant avec le célèbre J. J. Rousseau, que celui qui n'entend un apologue, qu'à l'aide de l'explication mérite peu de le lire. Voyez Emile, Tom. 2. Page. 31.



F A B L E IX.

La Rose Enlevée

U N enfant cultivoit une rose naissante
 Il admiroit l'éclat de sa couleur
 Et la mobilité de sa tige élégante ;
 Il s'enivroit de son odeur.
 Un jour une épine cruelle,
 Blessa ses téméraires doigts :
 Quoi ! s'écria l'enfant, sur une fleur si belle,
 Je ne puis exercer des droits ?
 Otons à cette jeune Rose,
 Des baisers du Zéphir nouvellement éclos
 Cette arme contraire aux plaisirs.
 Il arrche aussitot, l'odieuse ennemie,
 Qui semble s'opposer à ses pressans désirs ;

Mais à peine l'épine eut-été ravie,
Que par une autre main la rose fut cueillie.

Amans, qui possédez un cœur,
Sur qui la sagesse domine ;
Gardez vous d'ôter cette épine ;
Elle est pour vous le garant du bonheur.



F A B L E X.

*Le Singe qui se Peint***C**HEZ une élève de Zeuxis

Un singe demeuroit. le drôle en ce logis

S'amusoit à tout contrefaire.

A l'instar de son maître, il peignoit donc aussi.

Mon drôle, un beau matin, vous fit en raccourci

De son minois grotesque un ébauche légère.

Le croquis fut heureux ; c'étoit lui trait pour trait

Or, vous jugez s'il étoit laid.

“ Fi, dit-il est-ce là ma mine ?

“ Mon geste ? mon maintien, & mon œil vif & noir,

“ Et ma peau douce comme hermine ?

“ Non, de par les Dieux ! je devine

“ Que c'est la faute du miroir.

“ Peignons nous d'après notre idée,

“ De peur de quelqu'affront nouveau. ”

Vous l'eussiez vu reprendre le pinceau.

De son front applati, la peau jaune & ridée
Devient sous ses couleurs une très fine peau :
Le contour gracieux d'une bouche vermeille,
Remplace heureusement son baroque museau :

L'œil est grand, & le regard beau :
Une boucle flottante ombrage son oreille ;
Enfin l'impertinent magot,
Le finge, a fait une merveille,
D'une minois digne de Callot. *

A voir main petit-maître en France,
Cette fable n'est pas si fable quel'on pense.

* Fameux dessinateur & graveur.

F A B L E XI.

La Vipère & la Sang-sue

Nous piquons toutes deux, commere,
 A la sang-sue un jour, disoit une Vipère ;
 “ D’ou vient donc, envers nous, quel’homme se
 conduit

“ D’une si diverse maniere ?

“ Il t’aime & te recherche ; il me hait & me fuit.”

“ En voici la raison, répondit la sang-sue :

“ C’est que ta piqure le tue,

“ Et que la mienne le guérit.”

Une critique injuste ou saine
 Inspire également ou l’estime ou la haine.



F A B L E XII.

La Belle, & la Guêpe

Combien de vains discours,
Se glissent tous les jours
A l'oreille des belles !

L'opulence aux rouges talons
La sottise en rabat, l'orgueil en cheveux longs,
Fredonnent sans cesse autour d'elles.
Beau sexe ! je vous plains : si ce perfide encens
Chatouillant votre esprit gagne jusqu'à vos sens.

Permettez que je vous rappelle,
En élaguant sa fable & ménageant les mots,
Ce qu'un auteur Anglois raconte à ce propos. *
Ce peuple, notre émule, en bons penseurs excelle.

* M. Gay's

Doris, un jour d'été rêvoit à ses attraits,
 Et devant son miroir, ajustant sa parure,
 Joignoit un nouveau charme aux dons de la nature.
 Une Guêpe la voit : vole au loin, vole auprès ;

Frise tantôt son col d'albâtre,

De ses levres tantôt effleure le corail.

On a beau la chasser, l'insecte opiniâtre

Se riant des coups d'éventail,

Ose enfin respirer les parfums de sa bouche.

“ Dieux ! qui voyez ce trait d'une insolente mouche,

“ Vengez-moi s'écria Doris ! ”

“ Quel si grand crime ai-je commis,

“ Lui dit, la Guêpe en son langage,

“ Pour recevoir un tel outrage ?

“ Cachez moi donc ces yeux si doux !

“ Dérobez-moi ces traits, dont le pouvoir expose

“ A mériter votre courroux.

“ J'ai cru sur votre sein, où l'amour se repose,

“ Voir éclore un bouton de rose, ”

A ce joli compliment

Doris n'a plus de colére.

La Guêpe épioit ce moment,
 Et la touche du bout de son aile légère.
 Puis sur sa joue ose faire un larcin ;
 Puis s'éloigne de la belle,
 Pour mieux cacher son dessein ;
 Puis revient bourdonner, voltiger autour d'elle ;
 Puis tout à coup s'arrête sur son sein.
 Alors sans nul obstacle, elle met au pillage,

Les roses & les lys.

L'imprudente Doris

Se rit du badinage ;

Mais ce doux jeu

Dura bien peu.

Tandis que la jeune étourdie
 S'amuse avec la mouche, & bannit tout soupçon,

Tout à coup, elle est avertie
 Quel'insecte galant portoit un aiguillon.

F A B L E XIII.

Le Roi, son Fils & l'Esclave

LE fils aîné d'un souverain,
 Par mille excès honteux démentant sa naissance,
 A ses sujets, qu'il opprimoit d'avance,
 Annonçoit un sceptre d'airain.

(L'abus marche souvent auprès de la puissance.)

A tant d'affreux déreglemens
 Il fallut mettre des entraves.

Le Roi mande son fils ; il fait en même tems
 Amener à ses pieds le plus vil des esclaves,
 Et commande à tous deux d'ôter leurs vêtemens.
 “ Montre ! indigne du trône & du jour qui t'éclaire,
 Dit à son héritier le monarque sévère,
 “ Vois le corps de cet homme & le compare autien :
 “ Observe, considère bien

“ Si l'un de l'autre en rien diffère !

“ Parle : peux tu me dire en quoi

“ L'esclave est distingué du Roi ? ”

L'enfant sentit le poids de cette remontrance ;

Il comprit que chaque mortel

D'une souche commune avoit tiré naissance,

Et qu'entre nous il n'est de différence

Que le mérite personnel.

F A B L E XIV.

La Toupie & l'Enfant

“ P ourquoi de te fouëtter, me donnes-tu la peine ?

“ Disoit à sa toupie un enfant. - ah ! pourquoi ?

“ La cause en est commune ainsi qu'à moi ;

“ C'est que le fouet m'anime & me tient en haleine.



*Madrigal à Mademoiselle de ****

BELLE amélie, on nous dit quel'amour
 Vient enfin de quitter la terre ;
 Et s'envolant au séjour du tonnerre
 Qu'il a déferté sans retour.
 De tous côtés on murmure, on le blâme
 De sa retraite dans les Cieux ;
 Mais quels plaisirs va t-il porter aux Dieux ?
 Comment touchera t-il leur ame ?
 Il a laissé tous ses traits dans tes yeux,
 Et dans mon cœur toute sa flamme.

EPIGRAMME.

D amis, mauvais poëte, auteur froid, mais malin;
 Est devenu critique habile & très intègre;
 Faut-il s'en étonner? on fait qu'un mauvais vin
 Peut faire un excellent vinaigre.

EPI TAPHE.

De Maître Orgon vieux avare.

C Y gissent, dieu merci, l'argus le plus jaloux;
 Un avare, un butor, un sot & mon époux.

Par sa Femme.



IMPROMTU

Fait dans un jardin entouré de Roses, où l'auteur se promenoit avec des Dames.

SExe aimable & charmant la rose est votre image ;
Elle brille un matin dans ce joli boccage ;
Mais hélas ! sans vous l'homme ardent en ses désirs
Auroit senti l'épine & jamais les plaisirs.

EPIGRAMME

LOURDET, dis-tu, le fatyrique
Est un personnage caustique,
Grand bavard & fort ignorant :
La médifance est son systême
Parbleu, s'il est aussi méchant
Que ne parle t-il de lui même ?

E P I T R E

A la Perruque de mon Grand Pere.

SALUT, vénérable perruque,
Qui, jadis de mon bon ayeul,
Orgeuilleuse d'orner la nuque
Languis aujourd'hui dans le deuil.
C'en est fait, fors de la poussiere
Qui te couvre depuis trente ans.
Qu'importe, si la nuit derniere,
Certains rats des plus mal faisans,
Ont pu de leur dent meurtriere,
Ronger trois boucles de derriere ;
En fus tu moins, dans ton printems,
La perruque de mon grand pere ?
Mais, Dieux ! . . . pourquoi cet air contrit ?
Crains-tu les traits du bel esprit ?

Toi, l'emblème de la sagesse !
 Il n'est plus le siecle brillant,
 Où, depuis le dernier manant,
 Jusqu'à la premiere noblesse,
 Femmes, vieillards, filles, enfans,
 Tous portoient la perruque ronde,
 La perruque en cheveux naissans,
 Ou la perruque brune ou blonde,
 —O déplorables changemens
 Semblent dire tes crins pendans !
 La mode cette vieille idole,
 Dont le peuple françois raffole,
 “ Fait notre honte & nos tourmens . . .
 —Pauvre perruque ! ah ! je t'entends
 Tu rougis du luxe bizarre
 De ces pompons, de ces rubans,
 De ces chapeaux à la Tarare.
 “ Hélas ! me dis-tu, qu'ils sont fots
 “ Avec leur goût pour les chapeaux !
 “ De Paris jusques aux Moluques,
 “ N'est il plus de Tête à perruques ?
 “ Et le toupet chargé d'affronts,

“ Entendrai-je encore, à mon age
 “ Apothéoser des chiffons ?
 “ Entendrai-je un plat personnage,
 “ Dont la morale est en chansons,
 “ Dire qu’on fut jadis moins sage
 “ Qu’au siècle vain où nous vivons ?
 “ Peste soit de son bavardage !
 “ Eh ! voyoit-on, comme aujourd’hui,
 “ Un Laquais en riche équipage,
 “ Qui né d’un butor comme lui,
 “ Vint en sabots de son village ?
 “ O perruques du bon vieux tems !
 “ Vit-on jamais tant de *Baziles*,
 “ Tant d’*almavivas* imbéciles,
 “ Tant de *figaros* intriguans,
 “ Tant de *Chérubins* séduifans,
 “ Et tant de *Suzannes* faciles !
 “ Comptiez vous autant de censeurs
 “ Qui, d’un art que le fiel arrose,
 “ Jugent & la rime & la prose
 “ Comme un Aveugle des couleurs ?
 Voyoit-on la beauté naissante

“ Secouer le joug des mamans,
 “ Et plus en savoir, à quinze ans,
 “ Que des Matrones de Cinquante ?
 “ Voyoit-on par de là les monts,
 “ Tant d’insolentes perronelles,
 “ Se tourmenter pour être belles,
 “ Et rester toujours des guenons
 “ Sous la couleur de Citronelles ?
 “ Voyoit-on tant de Grimaudins,
 “ De gens en *ac* en *oux* en *ins*,
 “ S’acharner dans leur sot délire,
 “ Sur les verges de la satire.
 “ Jamais le cynisme effronté
 “ N’osa déployer sa bannière
 “ Avec autant d’impunité !
 “ Le vice a franchi la barrière !
 “ O malheureuse humanité
 Pauvre perruque ! arrête, arrête,
 Reprime une ardeur indiscrete ;
 Je vois certains regards malins,
 Je vois braquer mainte lorgnette :
 Vite, rentre dans ta cassette,
 Et fauve l’honneur de tes crins.



V E R S,

Adressés à une Dame, en lui présentant des Roses.

P ermits, Zelmis à ces Roses nouvelles
De t'embaumer de leurs douces odeurs.
Il appartient à la Reine des fleurs
D'orner le fein de la Reine des belles.

M A D R I G A L.

Qu'est-ce donc quel'amour, & quel pouvoir suprême
Cet enfant dangereux exerce-t-il sur nous ?
Pourquoi, s'il est si doux, son mal est-il extrême,
Pourquoi, s'il est cruel, son mal est-il si doux ?

F I N.

7 AP 66